

Des chasseurs machos avec des hélicoptères et armés de Kalachnikovs mènent les populations vulnérables d'animaux sauvages du Sahel à l'extinction. **Stanley Johnson** est allé au Niger pour être témoin de ce massacre.

À la recherche de l'addax

Tesker est le dernier village (toutes tailles confondues) à l'est du Niger, ce vaste pays aride sans littoral au cœur de l'Afrique, avant que le Sahel ne cède la place au Sahara. Nous nous sommes rendus, avec notre petit convoi de voitures, chez la gendarmerie locale afin de nous y présenter et de faire le plein d'eau. Nous avons aussi eu l'occasion de prendre connaissance de quelques faits liés au récent massacre qu'a subi la faune sauvage du Niger.

Les rumeurs au sujet de ce massacre ont circulé pendant des semaines, atteignant la capitale Niamey à quelques 1000 kilomètres à l'Ouest avant de prendre une envergure plus mondiale. L'histoire a connu plusieurs versions mais, en résumé, on prétend que l'un des fils du Président libyen Gaddafi, Seif Al Islam, aurait débarqué dans le désert du Niger dans le cadre d'une expédition de chasse. Il aurait atterri sur une piste d'aviation dans le désert. Un hélicoptère ainsi que quelque 70 voitures «tout-terrain» y étaient aussi. La bande, bien sûr armée de Kalachnikov jusqu'aux dents, était venue avec des avitailleur d'eau et de carburant.

Ils chassaient parfois le jour, envoyant leurs faucons sur la trace des grandes ourades qui errent souvent sur les plaines, ou tirant des coups de feu. D'autres fois, ils sortaient la nuit et, à l'aide des phares de leurs véhicules, ils immobilisaient la faune sauvage (des antilopes du désert ou des mouflons à manchettes) depuis le Massif Termit.

Mais le pire encore, toujours selon les rumeurs, c'est que cette visite prolongée de marque ne s'arrêterait pas là. Les libyens auraient été vus plusieurs fois dans le coin durant ces derniers mois. Ils auraient même, paraît-il, construit un abri de chasse au milieu du désert, une structure fixe dont la présence indique leur intention de revenir encore et encore tant qu'il y aura encore de la faune sauvage à exterminer.

"La faune sauvage du désert est en chute libre. Le seul facteur limitant est combien de gibier un homme peut abattre avant de voir ses vacances toucher à leur fin "

Tandis que les gendarmes examinaient nos passeports et notaient les détails dans registre, nous leurs avons posé aimablement quelques questions d'approfondissement.

L'un d'entre eux avait-il aperçu les groupes de chasse libyens en action ? Non, on ne dirait pas, même s'ils ont incontestablement vu les longs convois de véhicules passer par le village. Auraient-ils eu l'occasion de voir l'abri de chasse de Gaddafi ? Non, mais ils ne trouvèrent aucune objection à ce que l'on aille le chercher.

Piero Ravá, un italien de 58 ans qui a passé les 30 dernières années à conduire des expéditions dans le désert et qui était en charge de notre voyage, était partant.

« *Vous voulez voir la maison de Gaddafi ? On y va !* »

Ravá est quelqu'un d'énergique, exubérant. Il n'est pas homme à être démotivé par l'adversité. Deux ou trois ans auparavant il conduisait sa Range Rover à travers le désert du Niger lorsque le véhicule a sauté sur une mine terrestre ; vestige d'un précédent conflit interne. Tous les passagers furent tués, mais Ravá a miraculeusement survécu, avec quelques côtes en moins cependant. Au bout de quelques semaines, il était de retour au volant de sa voiture, toujours aux avant-postes.

Nous avons donc quitté Tesker, en nous dirigeant à peu près en direction du nord à travers le désert. John Newby, directeur du Sahara Conservation Fund et un homme qui a consacré sa vie à tenter de sauver la faune saharienne, était dans le véhicule en tête de file en compagnie de Ravá et gardait un œil attentif sur le GPS. Avec toutes ces années d'expérience entre eux, Ravá et Newby auraient même pu probablement naviguer dans le désert sans les données du GPS, mais ils sont les premiers à admettre que la nouvelle technologie facilitait la vie.

Ravá et Newby savaient assez bien quel chemin emprunter ; deux heures environ après avoir quitté Tesker, notre convoi, sur une grande et haute dune de sable, surplombait une vallée aux allures de soucoupe.

Nous découvrîmes alors, 800 mètres plus loin un spectacle bien plus extraordinaire ; une maison, dans les règles de l'art, avec des portes, fenêtres et un toit en bardeaux incliné, se tenait au milieu du désert. A une trentaine de mètres de la porte principale, une autre bâtie soutenue par des piliers et avec une toiture constituait une salle-à-manger en plein air. De grosses caisses vides, certaines recouvertes d'adresses en Libye, étaient épargillées autour.

Ce n'était pas tellement la taille des bâtiments qui nous avait étonnés, car en termes de mètres carrés l'abri de chasse n'était pas spécialement grand. Ce qui nous avait étonnés c'est qu'il se tenait là tout simplement.

Nemby partit faire un tour de reconnaissance et revint avec une demi-douzaine de peaux séchées de gazelles dorcas. Roseline Beudels et Arnaud Greth, tous deux représentants de la Convention sur les espèces migratrices (CMS) des Nations Unies, firent un tour un peu plus loin et découvrirent une fosse de décombres où des restes de gazelles Dorcas et des peaux avaient été jetés ; Il y avait aussi des morceaux de carcasse d'outardes.

Nous déjeunions dans le belvédère de Gaddafi quand deux Toubous sont arrivés à cheval. Ils avaient manifestement été payés pour surveiller la villa et gardèrent un œil attentif sur nous. Ils n'auraient pas dû se donner tant de peine car nous n'étions pas du genre turbulent.

« En fait », articula Newby en mâchant mélancoliquement de la salade d'haricots que les Touaregs de l'admirable équipe de Ravá nous avait sorti, à première vue de nulle part « la faune sauvage du désert est en chute libre et la raison principale en est la chasse. Vous pouvez aller quasiment partout dans le désert avec les 4x4. Vous avez de l'essence, des camions-citerne qui contiennent 200 litres ou plus. Vous transportez votre propre eau, pour que ce ne soit pas un facteur limitant. En réalité, le seul facteur limitant est combien de gibier un homme peut abattre avant de voir ses vacances toucher à leur fin »

Il y a de cela juste quelques années, on aurait pu voir des centaines, si pas des milliers de gazelles dans cette région à l'ouest du Massif Termit et au nord de Tesker. Ce jour là nous n'en aperçûmes qu'une poignée, et il était clair que celles qui avaient survécu jusque là vivaient dans une terreur mortelle. Au moment où ils aperçurent notre véhicule, encore à une distance de 800 mètres, elles prirent la fuite sous la panique.

Si l'excès exagéré de chasse ainsi que les massacres concomitants de la faune Sahelo-Saharienne a choqué la plupart des membres de notre groupe, elles ont aussi servi à renforcer la détermination de l'équipe de la CMS d'y remédier.

Je dois préciser que la mission de la CMS dans l'est du désert du Niger avait été programmée bien avant que les rumeurs sur les massacres des libyens ne parviennent en Europe. La première fois que j'ai rencontré Roseline Beudels, à Paris en septembre 2006, elle m'avait expliqué pourquoi la CMS avait décidé de faire du Niger un de ses objectifs prioritaires.

Pendant les dix dernières années, à peu près, les écologistes, m'a-t-elle dit, avaient tendance à se focaliser sur ce qu'ils nomment les «points chauds de la biodiversité», tels que les forêts ombrophiles tropicales avec leur extraordinaire concentration de faune et de flore. Seulement, le mandat de la CMS consistait à s'occuper des espèces migratrices menacées, où qu'elles se trouvent, et pas seulement dans les points chauds biologiques. Et même si la biodiversité du désert est moins foisonnante, en termes de nombre d'espèces, elle est unique et bien plus remarquable en termes d'adaptation aux conditions extrêmes.

Beudels m'avait parlé du projet de la CMS visant à éviter que les antilopes Sahélo-Sahariennes ne soient menacées d'extinction. En tout, six espèces étaient concernées par le programme de la CMS : L'Oryx algazelle, l'Addax, la Gazelle à cornes fines, la Gazelle de Cuvier, la Gazelle dama et la Gazelle dorcas. La situation de toutes ces espèces, autrefois répandues en Afrique saharienne, était maintenant menacée ou vulnérable. L'Oryx algazelle a disparu de la nature. La CMS était fort impliquée dans un projet de réintroduction de l'Addax en milieu naturel en Tunisie, à partir d'un troupeau en captivité qui se trouvait déjà dans ce pays. En ce qui concernait la protection de l'addax *in situ*, le Niger était un pays-clé car on estimait qu'il renfermait les dernières populations viables d'Addax sauvages. Entre 100 et 200 animal ont été observé ces dernières années dans la zone autour du Massif Termit et dans le grand désert erg adjacent plus connu sous le nom de Tin Toumma.

« La CMS, me confia Beudels, est déterminé à tenter d'aider le Niger à sauver les derniers Addax sauvages. On voudrait établir une zone protégée autour du Massif Termit et dans le Tin Toumma »

Six semaines plus tard, je rejoins l'équipe de la CMS à Niamey, capitale poussiéreuse du Niger. Le Niger est l'un des pays les plus pauvres au monde. Chaque année les Nations Unies publient un tableau appelé le «The Human Development Index» (Index du Développement Humain) ; c'est une mesure comparative mondiale de l'espérance de vie, taux d'alphabétisation, éducation et du niveau de vie. La Norvège est en tête de liste, le Niger quant à lui, à la 177ème place, est en bas de tableau, dernier parmi les derniers.

On pourrait trouver cela pervers de parler de la faune sauvage du Niger, dans un pays où la préoccupation quotidienne des êtres humains et de survivre face à la famine, mais, en réalité, la protection de l'héritage biologique unique du Niger est probablement aussi importante que beaucoup de projets actuellement menés.

Le rapide déclin de l'addax a coïncidé avec la colonisation, la prospection du pétrole et la militarisation. "Il est particulièrement sensible aux perturbations. S'il est chassé, il galope jusqu'à épuisement. Des troupeaux entiers peuvent être disséminés en une seule partie de chasse"

Le soir même de mon arrivée à Niamey, Beudels, Greth et moi-même avions rencontrés Ali Harouna, directeur du département pour la protection de la faune sauvage du Niger. Harouna était gentiment venu nous voir à notre hôtel, en dehors du centre-ville.

Alors que je chassais les moustiques, Harouna parlait de la nécessité d'impliquer la population locale dans les propositions visant à faire de Termit-Tin Toumma une zone protégée, afin que le projet ait une chance d'aboutir.

« Le processus de consultation peut prendre beaucoup de temps. A la fin nous aurons besoin d'un décret présidentiel. » Il signala que si l'on ajoutait aux zones déjà protégées du Niger la partie de Termit-Tin Toumma, alors 10% du territoire du pays serait couvert d'aires protégées.

L'objectif clé, bien entendu, n'était pas de créer un nouveau « parc sur papier », mais d'avoir un système de protection réellement efficace sur le terrain.

L'équipe de la CMS était prête à confirmer que l'UE allait probablement débourser une subvention substantielle ; plus de 1,5 million d'euros, pour le projet Termit-Tin Toumma, et cela en plus des fonds substantiels versés par « l'organisme de soutien de l'environnement » du Gouvernement français.

Harouna reconnut que c'étaient là de très bonnes nouvelles. Avec l'extinction de l'Oryx algazelle dans son milieu naturel, sauver les dernières populations viables d'addax serait une très bonne opération pour le Niger.

Le lundi suivant, à Zinder, une ville poussiéreuse (non loin de la frontière avec le Tchad) que nous avions atteint après 1000 kilomètres de route à travers le Sahel, l'équipe de la CMS et le ministère de l'environnement du Niger inauguraient ensemble l'Atelier de lancement du projet Antilopes Sahelo-Sahariennes. Chefs de tribus et leaders de groupes avaient passé des journées à voyager depuis des villes et des zones éloignées. Ils avaient maintenant l'opportunité d'entendre ce que la CMS leur proposait et de faire leurs propres commentaires.

Pendant deux jours, je me suis assis à l'arrière, regardant défiler les têtes « à turbans », vu que les présentations s'enchaînaient. Les Touaregs, les Toubous, les Hausa ; chacun avait son point de vue sur la question et n'hésitait pas à l'exposer. Avec les problèmes des manque de proies ainsi que la pénurie de nourriture qui devaient être résolus, l'événement avait peine à évoluer mais, à la fin, les objectifs principaux semblaient avoir été atteints.

Bien sûr, il restait à peaufiner les détails : de quelle taille devait être la zone protégée, comment l'interdiction de la chasse pouvait être consolidée, comment pouvait-on régler la détermination évidente du Niger d'avoir une zone protégée de niveau international à Termit-Tin Toumma, en n'oubliant pas que, bizarrement, des concessions de chasse étaient toujours accordées, pouvait-il avoir des équipes de « gardes écologiques », quels bénéfices en tireraient les populations locales ?Toutes ces questions étaient importantes, mais on s'était mis d'accord sur les principes de base.

Je suis sûr que le fait que des sommes d'argent relativement importantes allaient être alloués au projet a fait la différence dans la tête des présents, mais je crois qu'il y a plus que cela. Je me souviens avoir écouté, un matin, un des chefs de tribu et avoir été frappé par la passion qu'il mettait dans son discours. Il racontait comment il avait grandi avec la nature, comment il était allé à une école nomade et comment, parfois, les gazelles s'approchaient curieusement des salles de classe en plein air.

« La faune, c'est notre patrimoine ! » S'était-il exclamé. Les applaudissements spontanés des autres chefs de tribus semblaient venir du cœur.

Après le groupe d'étude nous quittâmes Zinder pour Tesker pour voir la « maison du Gaddafi » dont je vous ai précédemment parlé. Après cela nous avions passé deux jours à explorer le Massif Termit.

Le Massif Termit est un endroit aux caractéristiques géographiques et biologiques bien particulières. S'étendant sur environs 130 kilomètres du nord au sud et d'une largeur allant par endroits jusqu'à plus de 13 kilomètres, les pics rocheux semblent s'élever perpendiculairement au désert à une centaine de mètres de hauteur. Vous verrez ici, si vous êtes chanceux, des mouflons à manchettes se déplacer d'un rocher escarpé à un autre, des tortues du désert, des renards du désert et des gazelles Dorcas. Et si vous êtes très chanceux, vous pourrez voir un léopard ou une gazelle Dama.

Bien entendu, j'espérais désespérément voir le plus rare d'entre tous : l'addax, même si cela signifiait rouler depuis l'est, du Termit jusqu'au vaste désert erg de Tin Toumma. Pas de doutes que des addax y avaient été vus dans le passé mais les dernières observations dataient de plus d'un an auparavant.

Pendant notre dernière soirée au Massif, nous étudiâmes attentivement les cartes satellitaires. Greth se souvenait précisément de l'endroit où il avait aperçu des addax ; neuf en tout, trois années auparavant. Il désigna l'endroit du doigt sur la carte. Newby calcula la distance. « Plus ou moins cinquante kilomètres direction est » dit-il « allons y ! »

Piero Ravá n'est pas homme à se défiler devant un défi. Rien ne lui plaît plus que de mener une expédition vers l'inconnu.

Le jour suivant, notre convoi se déplaça jusqu'au cœur du désert. Nous roulâmes plusieurs heures durant ce jour là, le long d'un transect, nos véhicules montant et descendant au rythme des dunes de sable. Nous prîmes un virage de 90 degrés vers le sud, après avoir roulé 50km, pendant 10km, avant de retourner sur une piste parallèle à celle d'où nous venions au départ.

Newby lisait les coordonnées du GPS à haute voix : « 12 degrés 12 minutes est, 16 degrés 12 minutes nord ». J'aurais aimé que ce soit gravé dans mon esprit comme le moment précis où nous aurions vu notre premier groupe d'addax, mâchant les rares mais néanmoins nourrissantes herbes du désert. Mais nous n'avons pas eu cette chance. En réalité nous étions en train de chercher une poignée d'animaux dans une zone qui faisait la superficie de la Suisse et ç'aurait été presque un miracle si nous en avions localisé en si peu de temps.

Cette nuit là, la température descendit jusqu'à 8°C et j'étais reconnaissant de l'abri que me procurait ma tante à une personne. Je me couchais en laissant une ouverture dans mon abri, pour pouvoir observer les étoiles.

Cela importait-il que nous n'ayons pas vu d'addax, me demandais-je ? Sûrement pas. Il nous suffisait de savoir que quelque part dans ce vaste désert, il en restait encore. Et si le projet de la zone protégée Termit-Tin Touma de la CMS venait à se réaliser, comme tout me laissait à le croire, il restait une chance pour que les dernières populations d'addax sauvages, non seulement survivent, mais prospèrent bien dans le futur.

Ce serait bien pour l'addax, et ce serait un triomphe pour le Niger aussi.

*

La Convention sur les Espèces Migratrices (CMS), www.cms.int ; le projet des antilopes Sahelo Sahariennes www.naturalsciences.be ; le Sahara Conservation Fund, www.saharaconservation.org ; et l'irréductible explorateur du désert, Piero Ravá, peut être trouvé sur www.spazidavventura.com